

De profundis

Tenir. Tenir la côte 140. Coûte que coûte. Tenir. Quoi qu'il en coûte. Cela fait trois jours que les combats font rage sous une pluie de feu, d'acier, de cendres. Trois jours que les états majors ordonnent, exigent. Il faut tenir. Sans possibilité de renfort. Sans relève. Tenir dans la fournaise de cette fin août 1914 alors que la guerre n'a que quelques semaines et que cette ogresse dévore chaque jour des centaines de recrues.

Je suis l'un de ces soldats-termites, reclus dans sa tranchée. Le lieutenant a prévenu que l'attaque aurait lieu à 23 heures. Les uns derrière les autres nous attendons le signal de l'assaut. L'orage d'hier, qui aurait dû nous réjouir après ces journées brûlantes, nous a transformés en un peuple de boue. On voit à peine la couleur garance de nos pantalons. Juste de la boue séchée partout. Sur nos vareuses, nos casques, dans nos barbes et autour de nos yeux. De la boue partout et nos regards vides au milieu. Trois jours. Il aura suffi de trois jours pour faire de nous un peuple de fantômes, hirsutes et méconnaissables.

L'ordre d'attaquer n'est toujours pas arrivé. Il faut attendre. Encore. La nuit maintenant est profonde. Tous les gars sont là avec leur baïonnette dressée vers le ciel. Tout le monde tremble. On se regarde le moins possible pour ne pas être contaminé par la peur de l'autre. Pour tenter d'endiguer celle qui nous tord les boyaux. Qu'elle ne prenne pas le contrôle des jambes. Car dans quelques minutes il nous faudra courir. Vite. Courir sans nous arrêter. Courir au milieu des balles puis ramper sous les barbelés et courir encore jusqu'à la tranchée adverse, enfin bondir sur l'ennemi. Même si je parviens jusque là, serais-je capable de participer au carnage ? Perforer des viscères avec mon couteau, fracasser des têtes avec ma crosse, faire exploser des poumons avec mon canon. Aucun d'entre nous n'est préparé à cela. Aucun d'entre nous ne sait quelle bête il faut être pour consentir à cela. Je voudrais hurler qu'ils ne peuvent pas exiger cela de nous. Mais les ordres sont là. Il en va de l'avenir de la Patrie. Alors je me tais. Je serre les dents et mon

fusil et je me tais. J'attends comme la centaine d'hommes de mon peloton. Silencieux sous le ciel de suie. Mais je me hais déjà pour ce qu'ils me forcent à faire.

Tout à coup un miaulement aigu traverse le champ de bataille. Suivi immédiatement d'une énorme explosion. La terre sous nos pieds et au-dessus de nos têtes vibre puis les mottes projetées dans le ciel, les pierres et les gravats retombent en une pluie drue de débris. Une autre déflagration puis une troisième. Toutes les cinq secondes les salves du 75 arrosent le no man's land. La tranchée tremble, nos corps se tassent à chaque secousse. Ne pas céder à la peur. Rester concentré prêt à jaillir. Il faut attendre. Attendre encore. Plus que quelques minutes. Soudain le canon se tait. Alors je l'entends ce sifflement strident qui déchire la nuit. C'est le signal. D'un seul homme, la cohorte se redresse et grimpe aux échelles. Et c'est un peuple barbare qui surgit du tréfonds de la terre, un peuple hurlant qui se répand sur le grand terrain dévasté du champ de bataille, sur le grand pays barbelé. Et moi aussi je hurle contre la fumée toute chaude de la poudre, je hurle contre la peur qui siphonne mes jambes, je hurle pour que monte en moi la haine de cet autre qui m'attend derrière ce rideau de nuit, cet autre tapi qu'il me faut tracter. Je cours au milieu des flammèches qui retombent nonchalamment autour de nous. J'entends le pas de notre course et le cliquetis de nos paquetages. Je cours à perdre haleine, à cœur fendre, je me jette à corps perdu sans réfléchir dans ce chaos. J'entends les cris de mes compagnons d'armes et je bénis ces exhortations lancées vers le ciel. Elles me guident et me galvanisent. Je suis un guépard lancé à pleine vitesse malgré la terre toute vérolée d'obus, malgré les balles qui fusent de toutes parts. Je ne cours plus, je vole. Ne pas penser. Ne pas faiblir. Tire et tue. Être rapide et agile. Tire et tue. Se battre et survivre. Tire et tue.

Et puis soudain un éclair aveuglant sature l'espace. Je me sens aspiré vers le grand ciel d'encre. Soulevé de terre. Le corps tout entier projeté dans les airs puis plaqué au sol et martelé de gravats. Mort. Soufflé par un obus. Mort. Démembré dans les airs. Je ferme les yeux puis plus rien.

Lorsque je reviens à moi, tout est calme à nouveau. Un calme divin. C'est ce que je pense. Pendant la charge, sous le crépitemment des armes et les hurlements des hommes, je ne pensais pas qu'un tel silence puisse exister à nouveau. Un silence total. Je n'entends plus rien. A tel point que je me demande si la mort a endormi tous les bruits ou si c'est moi qui suis devenu

sourd au monde. Je bouge la tête, soulève un bras puis l'autre, remue une jambe mais la seconde ne répond pas. Pourtant dans la nuit je distingue mes deux pieds côte à côte. Je réessaye. Alors une douleur atroce me vrille la cheville, le mollet et le genou. Tout à la fois. J'étouffe un cri que j'entends. Je ne suis donc pas sourd mais sérieusement blessé. Je fais une nouvelle tentative. Ma jambe demeure inerte. Pourtant, malgré la souffrance je parviens à me retourner. C'est alors que je l'aperçois. Là, à deux mètres de moi à peine, dans ce trou d'obus qui nous sert d'abri, un jeune soldat allemand est étendu.

Il a les yeux et la bouche grands ouverts. Comme s'il essayait de crier ou de boire tout l'air du champ de bataille. D'abord je le crois mort puis je le vois cligner des yeux. La lune, presque pleine et désormais haute dans le ciel, fait briller son casque à pointe qui a roulé tout près de moi. Que fait-il là ? Où sont mes frères d'armes ? Je ne me souviens pas d'un signal de repli. Plus j'essaie de penser au dernier assaut et plus mes idées se brouillent. Les allemands ont donc franchi nos lignes ou est-ce moi seul qui ai réussi à tant m'approcher des leurs ? Je tente de reconstituer les faits mais ma mémoire se dérobe. La fatigue me gagne. Mes paupières se ferment et je dois fournir de gros efforts pour les soulever à nouveau. Ne pas dormir. Je ne dois pas me rendormir. Bien calé là, le dos contre la paroi boueuse, je dois rester aux aguets. Et si mon ennemi venait à reprendre ses esprits ? S'il rusait et n'était que superficiellement blessé ? S'il attendait de reprendre des forces pour me faire la peau ? Je dois rester vigilant. Dès que ça ira mieux, je me hisserai hors de ce trou et je me traînerai jusque là-bas. En direction du Nord. Vers les miens. Je ramperai comme un lézard. Je saurai retrouver mon chemin. Franchir à nouveau les barbelés. Crier mon nom. Bien distinctement. Lentement en articulant. Et très fort pour qu'ils entendent que je suis un des leurs, qu'ils ne me tirent pas dessus. Je dois tenir jusque là. Tenir encore. Malgré le froid de l'intérieur qui engourdit mon corps. Malgré la douleur qui me fait grimacer. Tenir jusqu'à me laisser glisser à nouveau dans notre tranchée.

Je me suis endormi ou j'ai perdu connaissance. C'est tout comme. Il ne fallait pas. Rester vigilant. Rester concentré. Je me suis endormi. Je m'étais pourtant dit qu'il ne fallait pas. Serrer mon arme, ne compter que sur mes propres forces, celles qui me restent. Et sortir d'ici. Seulement maintenant je ne sens plus du tout ma jambe. Mon ennemi est toujours là. Il n'a pas bougé. Il est toujours là et désormais il me regarde. Fixement. La nuit a blanchi. Bientôt l'aube

sera là. Il me faut attendre encore un peu avant de partir mais pas trop. Il est jeune, vingt ans à peine. Ses yeux sépia ne me quittent pas. Soudain ses lèvres articulent un mot que je ne comprends pas. *Sterben*. Il le répète trois, quatre fois. Lentement. *Ster-ben*. En vain. Alors il tente un autre. *Tote*. *To-te*. Devant mon impassibilité, il soupire. Ferme à nouveau les yeux. Nous demeurons un long moment ainsi dans le silence de la nuit déclinante.

Qui es-tu, mon ennemi de tranchée ? Ce sale boche, ce salaud de fritz, ce barbare de teuton, cette enflure de chleuh, cette ordure de fridolin venu égorger nos filles et nos compagnes ? Ou un étudiant appliqué en droit détourné de ses études, un simple paysan bavarois arraché à sa terre, un tailleur pour dames privé de sa clientèle ? Qui es-tu toi que l'on m'a appris à mépriser, à haïr, à vomir, à tuer ? Et moi qui suis-je pour toi ? Moi qui en d'autres circonstances, sous d'autres latitudes, aurais pu être ton ami ? Voilà que tu as rouvert les yeux et que tu murmures à nouveau. Mais cette fois je comprends. Tu utilises notre langue commune, celle du Dieu que chacun d'entre nous a appris à prier de part et d'autre de nos frontières. Cet unique Dieu qui semble pourtant avoir déserté ce trou de Cyclope où nous sommes piégés tous deux. Je t'entends réciter. *De profundis clamavi ad te, Domine*. Et je comprends. Tu ne feins pas. Tu es gravement blessé. Sans doute paralysé. Tu sais que bientôt le soleil va se lever haut dans le ciel. Que dans quelques heures il te brûlera la peau et les yeux. Que personne ne viendra te chercher. Depuis trois jours les combats sont trop acharnés. Aucune des deux armées ne se risque à venir récupérer ses blessés. Trop périlleux. Trop de morts à chaque offensive. Il faut limiter les pertes inutiles. Garder de la chair à canon pour le prochain assaut. Tu vas mourir à petit feu dans ce trou. Mourir ou pourrir lentement au milieu des rats. Tu le sais, jamais un obus ne tombe deux fois au même endroit. Alors tu implores ma clémence. Tu fouilles dans mes yeux le peu d'humanité qu'il y reste pour t'achever. *Des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur*. Je sais ce qu'il me reste à faire. Ôter la baïonnette de mon fusil. Ramper jusqu'à toi et te trancher la gorge. Comme l'agneau de Dieu. Celui qui enlève le péché du monde. Avec calme. Avec paix. T'ôter la vie, non plus par haine mais par respect. Par dignité. Pour l'amour de l'humanité.

Je t'ai regardé jusqu'au bout mais toi tu as fermé les yeux. Sans doute pour me faciliter la tâche ou par crainte que je ne renonce, que je vacille au dernier moment. Mais comment l'admettre, mon ennemi d'armes, à l'instant où ma lame effilée a sectionné ta carotide, c'est

d'amour que je t'ai tué. Et ce sang qui gicle sur mon visage, ce sang qui me souille est celui de la purification. Seuls au fond de cet abîme de boue et de sang, nous sommes au-dessus de la loi des hommes, au-delà même de celle de Dieu. Plus de justice. Plus de pardon. Toi et moi unis dans un amour total, absolu. *Seigneur, écoute mon appel ! Que ton oreille se fasse attentive au cri de ma prière. Si tu retiens les fautes, Seigneur, qui subsistera ?* Et tandis que je récite ce psaume, ton corps dans un ultime soubresaut quitte cette chienne de vie. Je reste longtemps penché sur toi puis je m'affaisse, vidé, une main sur ton cœur muet, jusqu'à ce que la chaleur abandonne ton corps. Alors seulement je me décide à partir.

Je ne sens plus ma jambe mais mes bras sont vaillants. Est-ce toi, mon ennemi d'armes, qui me donnes cette force nouvelle ? Est-ce toi qui me permets de me hisser hors de ce cratère et de ramper lentement, pesamment sous le jour naissant ? La terre est rose du soleil levant et devant moi les cadavres semblent s'effacer pour me laisser passer. Je connais cette terre et ses morts. Ils ne me font plus peur. J'ai été plus loin qu'aucun d'entre eux. Désormais je te porte en moi . Mon âme grelotte mais mon cœur est chaud. Tu l'habites pour toujours. Regardez les gars, je reviens du fond de l'abîme. J'ai cent ans. J'ai mille ans. Je reviens du fond des âges. Mes pensées sont de suie mais mon cœur est sanctifié. Écoutez mes amis, je suis le vieillard de la guerre qui revient de l'enfer. Non, ne tirez pas mes frères, je suis le fantôme de la nuit qui remonte de son puits de lumière.